

ROLLING STONE
7 OCTOBRE 2016

ROCK & ROLL



PREMIER
DE LA CLASSE
"Je préfère les bons
élèves, les enfants
faussement zozes
comme McCartney ou
Neil Young."

Vincent Delerm Perfect French singer

Avec son nouvel album, le chanteur tout juste quadragénaire s'impose comme l'un des piliers de la nouvelle chanson française.
Par Sophie Rosemont

UNE VOIX TRAÎNANTE, volontairement, des mots toujours choisis au millimètre près, des instrumentations tantôt épurées, tantôt luxuriantes : bienvenue dans la chanson française telle que l'entend Vincent Delerm depuis 2002, et son premier album éponyme. Il a ajouté au répertoire hexagonal des bijoux comme "Deauville sans Trintignant", "Le Baiser Modiano", "Natation Synchronisée", "Les Piqûres d'araignée", "Les Amants parallèles"... Alors qu'il vient de fêter ses 40 ans, il aborde l'automne 2016

avec un nouvel album, *A présent*, dont la mélancolie ne cède jamais à la facilité, et une série de trois livres photographiques publiés chez Actes Sud. Autant de bonnes raisons pour lui donner rendez-vous dans un petit café près de chez lui, dans le 11^e arrondissement de Paris.

Comment est né "A présent" ?

C'était curieux. Pour une fois, je ne suis arrivé qu'avec des musiques. Avec l'ingénieur du son Maxime Le Guil, nous avons imaginé un son sous influence de musique de film, façon *Peau d'Âne*, avec pas mal de souffle, d'envergure, à l'inverse de

mon dernier album, *Les Amants Parallèles*, qui ne tournait qu'autour du piano. Nous nous sommes ouverts à tous les instruments. Les mots, eux, sont arrivés selon les atmosphères. Il fallait que ça colle au rythme, à la respiration, au quotidien. Je ne travaille pas de cette manière habituellement... mais ça a fonctionné.

Chanson, instrumental, extraits de film... Comme souvent dans vos disques, chaque morceau a sa propre identité mais l'ensemble offre une vraie cohérence. Votre secret ?

On n'échappe jamais à soi, voilà le fil conducteur ! Le simple fait que je chante, mais aussi le type d'arrangements mis en place par l'orchestrateur Clément Ducol, le texte parlé et les instrumentations, la production, les archives sonores... Il y a quelque chose de permanent dans ma musique.

En écoutant l'ouverture de l'album, le très beau "La vie devant soi", on pense forcément à Romain Gary...

Je ne suis pas certain de l'avoir lu, même si le titre a tout pour m'y encourager. Cette expression est très forte. Elle reflète bien ce toc de la nature humaine : on sait qu'on va tous mourir mais à la fin, on se laisse néanmoins surprendre. Ça passe vite, la vie.

Que faire face au temps qui passe ?

Il n'y a pas de bonne recette et je ne veux surtout pas en donner. Mais les photographies de l'instant, comme j'aime souvent en faire, peuvent donner l'impression de freiner le temps. *A présent* est un album qui est assez sérieux, qui ne

ROLLING STONE

7 OCTOBRE 2016

fait pas appel à l'ironie... Je cultive ce mécanisme à la Woody Allen, où l'artiste montre qu'il est tellement névrosé que l'auditeur est soulagé de se sentir normal!

Avec le titre "A présent" qui donne son nom à l'album, vous employez le même procédé qu'avec "Natation synchronisée" ou "Les filles de 1973" : le "nous sommes", qui fait d'ailleurs écho aux "Je suis" post-attentats...

Car je veux parler de trajectoires de vie. Même quand je fais des chansons au présent, elles évoquent le passé. En parlant de soi, on parle pour les autres. Une personne née en 1973 m'a écrit qu'elle n'avait pas pour autant vu trois fois *Le Grand Bleu* ! Or, ce qui est drôle, c'est justement cette mauvaise foi que j'ai en affirmant qu'on a tous vécu la même chose. Quand je chante "Nous sommes Marcia Baila", c'est parce que des gens très différents ont aimé ce morceau, parfois sur le tard, comme moi. J'ai une vraie tendresse pour cette chanson car elle dégage une force prémonitoire, celle d'annoncer la mort et de danser malgré tout. C'est ce genre d'images que je recherche.

Si vos chansons peuvent être mélancoliques, on ne perd jamais de vue votre énergie, notamment lors de concerts...

Sur scène, j'ai envie que les gens se disent que c'est dingue d'être de passage sur terre, mais sans jamais le formuler. Je voulais retrouver cet effet sur *A présent*. Qu'il y ait un soufuffle de vie. Certains pensent qu'en tournée, un musicien fait toujours la même chose. Mais les concerts ne se ressemblent pas. Même si les réactions peuvent être similaires d'un soir à l'autre, il y a un truc imprévisible dans l'air. J'aime le côté lent de la mise en place et les répétitions autant que l'excitation du spectacle. C'est un luxe inouï de le faire depuis plusieurs disques.

La chanson "Les chanteurs sont tous les mêmes", en duo avec Benjamin Biolay, ne serait-elle pas la plus malicieuse de l'album ?

Sans doute ! Benjamin Biolay et moi nous nous sommes toujours bien entendus sans nous connaître vraiment. Nous avons commencé en même temps mais nous n'étions pas dans les mêmes bandes. Il m'a invité à chanter au Bataclan lorsque les gens pensaient que nous ne pouvions pas nous blairer, je l'ai aussi invité à la Cigale. Nous

étions assez d'accord sur le fait de faire un duo. Ça nous plaisait à tous les deux de parler d'être chanteur de manière caricaturale : même si tu verses dans le littéraire, au fond, tu as envie d'être Joe Dassin devant le miroir.

Pouvez-vous nous parler de vos trois livres de photographies, qui paraissent simultanément à la sortie de l'album ?

Il y a d'abord *Songwriting*, avec des portraits de musiciens [Alain Chamfort, Irène Jacob, Jeanne Cherhal et bien d'autres, ndlr], des déambulations dans des villes au lendemain de concerts. Entre chanteurs, on se parle facilement... C'est un drôle de job. Il y a des moments où l'orgueil est très flatté, et d'autres où on se montre ridicules les uns devant les autres, dans un festival en plein après-midi ou sur un plateau télé où les lumières clignotent trop. Le deuxième livre est *L'Été sans fin*, qui présente des images liées à cette saison. Enfin, *C'est un lieu qui existe encore* revient sur la jeunesse de mon grand-père, qui me l'a racontée quelques mois avant son décès.

On sait votre culture musicale éclectique. Quel est votre rapport au rock'n'roll ?

Plus jeune, j'ai été dans un groupe de cold wave, Triste Sire, je me pétais la voix car je chantais très aigu pour couvrir la batterie ! J'ai grandi auprès de parents plus "mccartnistes" que "lennonistes". Ce qui me va : je préfère les bons élèves, les enfants faussement sages comme McCartney ou Neil Hannon de The Divine Comedy. Alors qu'ils sont rock'n'roll, eux aussi ! Il s'agit d'une attitude, d'une manière de refuser les choses, de choisir la voie la moins facile à suivre. Ce qui a été mon cas quand j'ai décidé de me lancer dans la

chanson. C'est un peu compliqué, de préférer l'ambiance de music-hall, d'assumer son amour des vieux codes poussiéreux. Tant pis, je ne voulais pas me la jouer guitare électrique, tenir un rôle qui n'était pas le mien. Pourtant, beaucoup de chanteurs français ont un fantasme rock, celui de voir tout le monde debout dans des stades, mais ça brouille les pistes - il y a eu un gros souci de soupe pop-rock dans les années 1990.

Pourquoi avoir utilisé, dans "Êtes-vous heureux", ces extraits d'un micro-trottoir mené par Marceline Loridan-Ivens ?

Ils sont tirés du film *Chronique d'un été*, de Jean Rouch et Edgar Morin, réalisé en 1961, où on fait parler les gens de leur vie. J'ai toujours su que je les utiliserais car le propos reste d'actualité... Cela fait partie des choses que je garde précieusement pour m'en servir un jour, peut-être, comme ces disques qui apprennent comment faire parler son perroquet ou réussir son Rubik's Cube.

Et vous, êtes-vous heureux ?

Je ne peux pas répondre oui. Par superstition, et parce qu'il y a quelque chose d'insolent à dire qu'on est heureux. Dans *Chronique d'un été*, les gens répondent facilement non. Lorsque des écoles de cinéma reprennent aujourd'hui ce questionnaire, tous répondent qu'ils sont heureux. Il y a une obligation d'aller bien sinon tu es un boulet pour la société. Quand quelqu'un dit que ça ne va pas, tu dois prendre un café avec lui, prendre du temps alors qu'on a des vies trop pressées... Il y a une différence entre ressentir des choses fortes, du plaisir, et dire qu'on est heureux. Ça, c'est une autre paire de manches.



À PRÉSENT
Vincent Delerm livre un album plus orchestré, où la mélancolie ne le cède jamais à la facilité.